

L'ÉDITO

Christophe Berti
RÉDACTEUR EN CHEF

UN SOULAGEMENT ET DEUX INQUIÉTUDES

D'abord, le soulagement. Oui, le soulagement que cette campagne se termine, enfin. Une campagne brutale, clivante, violente, comme jamais, sans doute, dans l'histoire des Etats-Unis. Une campagne de petites phrases, d'attaques personnelles, d'insultes ; une campagne fondée sur la peur et les doutes, sur l'émotion plus que sur la raison ; sur le rejet des autres ou des élites, sur la défiance croissante vis-à-vis de la présidence, des médias, des juges, et même du FBI. Au terme d'un marathon quasi inhumain – Hillary Clinton

et Donald Trump ont annoncé leur candidature respectivement en avril et juin 2015 – les deux protagonistes sont le symbole d'une Amérique divisée, déchirée même (malgré 8 ans de présidence Obama), entre une Clinton qui incarne « le système » et ne sait pas faire rêver et un Trump qui dénonce ce même « système », et utilise insultes et mensonges comme armes tactiques. Cette campagne fut tellement nourrie au vitriol qu'on en oublierait presque un enjeu majeur du scrutin, celui de voir pour la première fois de l'histoire une femme accéder à la présidence des Etats-Unis, ce qui serait un symbole magnifique, fort, réjouissant. Et un rempart de plus qui tombe.

L'incertitude, ensuite. Même si Hillary Clinton à la faveur des sondages depuis des mois, le vote n'est pas joué d'avance. Parce que, d'une manière générale, les sondages ne sont pas un scrutin. Et parce que plusieurs exemples récents incitent à la prudence et à la réflexion. On pense évidemment au Brexit, que très peu de

spécialistes ont vu venir, mais aussi, dans une moindre mesure, aux législatives israéliennes ou britanniques. Les citoyens ne votent pas toujours, et même de moins en moins souvent là où les

élites – et les médias – les attendent. Comme si les seconds ne voulaient pas voir ou entendre les frustrations des premiers. En outre, la complexité du système électoral américain rend encore

Cette campagne minable et interminable n'a apporté aucun souffle aux USA

plus compliqué qu'ailleurs l'art de la prévision. L'importance des « swing States » est telle que les pronostics sont souvent hasardeux. On attendra donc sagement le verdict des urnes avant de renvoyer Trump dans sa tour. Enfin, et surtout, l'inquiétude. Une double inquiétude, à vrai dire. La première concerne évidemment la personnalité de Donald Trump. Même si on se gardera bien de faire la leçon aux Américains, peuple souverain qui vote pour qui il veut, on ne peut s'empêcher d'être inquiet face aux propositions au mieux iconoclastes, au pire insensées, d'un populiste qui, par définition, joue sur les doutes et les peurs des Américains. Avec, en face de lui, une candidate démocrate qui prône l'ouverture mais ne l'incarne pas.

Trump est peut-être davantage un opportuniste qu'un idéologue – le flou de son programme qui a varié au fil de la campagne en témoigne – mais l'imaginer à la tête de la première puissance mondiale n'incite pas à l'optimisme. Croire, ou faire croire, que l'isolationnisme est une solution dans le monde actuel est un leurre. Ça peut paraître rassurant, mais c'est un leurre. Croire ou faire croire que l'Amérique ira mieux en construisant des murs, en laissant toute latitude à la Russie en Syrie, en dénonçant l'accord sur le nucléaire iranien ou l'accord de Paris sur le climat, c'est mentir aux Américains. Et tenir des propos vulgaires et

indécents sur les femmes ou les étrangers est inacceptable. On ne doit jamais s'habituer à l'insulte

en politique.

La deuxième inquiétude, plus profonde en fait, concerne l'état de l'Amérique, la notion même du débat citoyen et la manière de faire de la politique au XXI^e siècle. Si la campagne américaine sert d'étalon, alors oui, on peut être inquiet. Inquiet en constatant que l'élection se joue plus que jamais sur l'émotion, les attaques personnelles et sur le mélange toujours plus consommé entre l'information et le divertissement. On ne choisit pas un candidat de télé-réalité, on choisit un président des Etats-Unis ! Qui devrait porter un projet clair, un souffle, un espoir, une vision pour son pays et, par écho, pour le reste de la planète. Cette campagne minable et interminable n'a pas porté ce souffle. Elle a provoqué le « dégoût » de 82 % des Américains selon le *New York Times*. Mais elle laissera des traces, et pas seulement aux USA, car, quel que soit le résultat, le « trumpisme », que les experts doivent encore définir clairement, a fait tomber des digues, a rabaisé le niveau du débat, a brandi des menaces, des dangers et des boucs émissaires. Ce faisant, il a notamment trouvé un écho auprès d'une classe moyenne blanche qui se sent délaissée, « déclassée », dit-on de l'autre côté de l'Atlantique. Une classe moyenne qui n'est pas stupide, mais qui se dit qu'avec Trump, aussi caricatural soit-il, elle vivra mieux. C'est ce constat-là qu'il faut entendre, aux USA et chez nous. Car les doutes et les peurs sont les mêmes : flux migratoires, mondialisation, rôle de l'Etat, sécurité, etc. Les réponses sur ces sujets majeurs ne peuvent pas être celles érucées par Trump durant seize mois de campagne.